

## Pour une dernière fois...

Jean-François Chagnon

Numéro 1, été 2006

Ketchup

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2502ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chagnon, J.-F. (2006). Pour une dernière fois.... *Biscuit Chinois*, (1), 110–115.



## Jean-François Chagnon

Jean-François Chagnon est né le jour de sa fête. Il a grandi juste un peu. Il est assez facile de le reconnaître : lorsqu'on lui crie « Sylvain », il ne se retourne pas. Il est scénariste pour la TV (*Le sketch show*) et fait partie d'un regroupement inutile appelé judicieusement Les Appendices. Vous pouvez les apprécier au :

[www.lesappendices.com](http://www.lesappendices.com)

## Pour une dernière fois...

DENISE-LISE FINISSAIT DE se préparer devant son grand miroir. Une dernière retouche de rouge sur ses lèvres plus que charnues. Quelques petits coups pour défroisser sa robe en léopard. L'installation de sa petite broche en forme de saumon. Tout semblait à sa place. Un rapide coup d'œil à la fenêtre lui permit de constater que la nuit se pointait le nez. Il lui fallait se dépêcher pour ne pas être en retard à sa date. Rencontré sur l'Internet, le prétendant se disait bronzé et moustachu. Un homme comme il ne s'en fait malheureusement plus, le genre de Denise-Lise. Elle enfila son long manteau de velours violet; il faisait tout de même moins vingt-cinq.

Après avoir failli mourir en trébuchant dans les escaliers gelés, ce fut un autre grand départ vers l'inconnu. Sa casquette de Gerry Boulet jouait comme à l'habitude. Fredonnant distraitement, elle gardait un vague espoir de tomber sur l'homme qui saurait la combler, l'aimer simplement. Pas un de ces machos qui oublierait sa fête. Un homme sensible, mais pas trop quand même. Tous les autres l'avaient déçue. Particulièrement Michel. Joueur compulsif, il avait perdu tout son argent et avait misé Denise-Lise. Évidemment, Michel perdit une fois de plus. Denise-Lise se vit donc contrainte d'aller vivre avec l'homme qui l'avait gagnée. Cette

union dura sept mois, jusqu'à ce que l'homme remporte au poker une fille plus jeune. Malgré cette expérience inoubliable (parce qu'on se souvient beaucoup plus de ce qu'on a détesté), l'espoir ne quittait jamais les yeux de Denise-Lise

\* \* \*

Hermann gara sa camionnette dans le stationnement enneigé du petit casse-croûte au toit orange. En descendant de son véhicule, il marcha dans un tas de neige boueuse, ce qui le fit blasphémer en serrant les dents. Hermann entra par la porte vitrée. Son pied se déposa sur les dalles vertes et blanches pareilles à un échiquier qui aurait été enfoui pendant vingt ans dans une porcherie. Des odeurs de friture et d'oignons vinrent chatouiller ses narines. Le casse-croûte était bondé. Les néons rendaient jaunâtre tout ce qui espérait être blanc. Sur un grand comptoir vert foncé se trouvait la caisse, ainsi qu'une cloche à gâteaux contenant une tarte aux fraises à moitié entamée et un bol rempli de monnaie et de petits papiers chiffonnés que des clients avaient laissés en guise de pourboire. Hermann alla s'asseoir dans un coin face à une immense baie vitrée embuée. Son regard se perdait dans le vide et se fixait parfois sur le lac gelé où patinaient des taches de couleurs. On aurait dit une photocopie d'un tableau impressionniste. Au fond du restaurant, à côté de la porte des toilettes, était affichée une grande photographie autographiée de Gerry Boulet. Ce laminé retint l'attention d'Hermann. Les chansonnettes aux paroles futiles et aux mélodies banales qu'Hermann pouvait distinguer parmi les conversations et les bruits de vaisselle qui s'entrechoquaient, n'égaleraient jamais le rock brutal du défunt Gerry. Alors qu'il songeait au chanteur, une odeur âcre

de tabac le tira de sa rêverie. Un couple de vieillards assis en face de lui fumait des petits bouts de cigarettes. Les cheveux du vieil homme n'existaient presque plus, alors que ceux de la dame étaient d'un rouge artificiel. Hermann regarda les autres clients : que des vieillards édentés mangeant des aliments de consistance plus ou moins molle. Au comptoir, deux ouvriers d'une trentaine d'années, aux bras tatoués, sirotaient des cafés fumants en engloutissant des hot-dogs dégoulinant de ketchup. La caissière, trop maquillée, souriait à la manière d'un agent d'immeuble. Deux cuisiniers agitaient sans cesse des paniers de frites remplis d'huile et retournaient bruyamment des boulettes de viande sur une plaque chauffante. Le plus grand ressemblait vaguement à John Travolta. Sa fossette au milieu du menton et son regard de chat sauvage donnaient l'impression qu'il devait avoir au moins un lien de parenté lointain avec la vedette de Grease. Les conversations qui parvenaient jusqu'aux oreilles d'Hermann semblaient tourner autour des mots *hiver*, *frette* et *atchoum*.

L'impatience se manifestait sur sa figure, il regardait autour de lui; sur les murs en bois jaunis, plusieurs affiches annonçaient des pogos, des ailes de poulet ou de la poutine. Derrière le comptoir, sur d'immenses pancartes, on pouvait lire le nom des différents plats au menu, tous plus gras les uns que les autres. L'horloge Pepsi indiquait dix heures et demie. Pourquoi Denise-Lise, sa nouvelle conquête, n'arrivait-elle pas ? Tous deux s'étaient découvert des passions communes comme la collection de boîtes de céréales et le tir à la carabine. Ils s'étaient même fait des confidences personnelles, voire intimes. Denise-Lise aimait, lors d'une relation sexuelle, se gaver de petits pois. Après des mois de fréquentation virtuelle, le couple en devenir s'était donné rendez-vous à vingt et une heures, au restaurant Ti-Pitate Frite. Hermann sentait monter en lui des larmes de décep-

tion et de colère. Jamais plus il ne ferait confiance à une femme.

\* \* \*

L'automobile de Denise-Lise était tombée en panne et, ne voulant pas manquer sa rencontre avec ce fameux Hermann, elle courait en direction du restaurant. Il neigeait de plus en plus. Les flocons s'accumulaient sur les verres de ses lunettes. Sa belle robe en léopard synthétique et ses bottes de cuir se salissaient et se mouillaient peu à peu. Elle qui, normalement, ne jurait que par son apparence, ne s'en souciait pas du tout en ce moment. L'important était de rejoindre Hermann afin que commence une vie nouvelle, une existence heureuse. Elle se voyait déjà à l'église, l'embrassant devant une foule de témoins, puis à la pouponnière, et autour du sapin de Noël avec ses petits-enfants... Alors que ses fabulations sentimentales lui faisaient oublier sa situation désagréable, une souffleuse à neige fonçait à toute allure vers elle. Le conducteur somnolait et son pied pesait lourdement sur l'accélérateur. Denise-Lise tenta vainement d'éviter le véhicule. Elle fut heurtée violemment. La souffleuse l'aspira et la démembra. Tous ses membres charcutés s'envolèrent pour aller se déposer sur un bonhomme de neige qui avait maintenant des jambes, des bras et un nez.

\* \* \*

Hermann essuya ses larmes du revers de son manteau. Il jeta un dernier regard sur le cadre de Gerry Boulet et sur la reproduction vivante de John Travolta. Se levant

brusquement, il sortit du casse-croûte d'un pas décidé. Les clients édentés furent surpris par ce départ inattendu. La caissière fronça les sourcils parce que l'homme n'avait rien commandé. Hermann monta dans son vieux camion et démarra. Dans sa tête, les chansons de Grease et celles de Gerry Boulet s'entremêlaient aux fracas des ustensiles et aux promesses enflammées de Denise-Lise. Le bruit de son moteur amplifiait cette cacophonie. Hermann pleurait en silence quand il aperçut, sur le bord de la route, un bonhomme de neige dont les membres et le nez lui semblèrent particulièrement réalistes. Il cessa de pleurer et se mit à sourire. Si son existence lui paraissait douloureuse, il restait encore en ce monde des enfants pour jouer dans la neige et semer de la joie dans le cœur des inconnus.